

Introduction

La révélation de l'homme en Jésus-Christ ouvre dans l'homme, un abîme¹. Des malaises vagues, de la sourde douleur que lui infligeait déjà la révélation naturelle, elle fait une souffrance aiguë, un déchirement complet. Entre ce que l'homme doit être — et c'est Jésus-Christ –, et ce que l'homme est — et ce sont ses bourreaux –, il y a toute la distance qui sépare les meurtriers de leur victime. Cette distance est un gouffre moral dont la croix mesure et manifeste la profondeur. Ce qu'est l'homme et ce qu'il devrait être, paraît désormais comme deux irréconciliables. Ce qu'il est, c'est un pécheur qui se condamne lui-même par son péché. Ce péché est une *impuissance de nature*, c'est-à-dire une *déchéance humaine*, et une *faute*, c'est-à-dire une *culpabilité volontaire*. Plongé dans une impuissance coupable, l'homme en face de la croix sent pour la première fois qu'il est incapable de se sauver lui-même. Il est comme un homme tombé dans une fondrière : plus il s'agite, plus il s'enlise ; pour en sortir, il ne lui sert de rien de se prendre par les cheveux. Tout point d'appui qu'il voudrait saisir en lui-même lui manque ; il lui faut un point d'appui extérieur. D'autre part, il ne saurait être sauvé par rien qui lui soit étranger, non pas même par Dieu directement,

1. Elle était une synthèse, elle devient un dualisme.

◇ car son salut ne serait alors qu'un *sauvetage*. Il pourrait changer ses conditions extérieures ; il ne transformerait pas son état intérieur, et cet état le rejetterait infailliblement dans la même situation. Ou s'il transformait son état intérieur sans que l'homme y eût aucune part, ce ne serait plus un salut, mais un coup de magie divine, destructeur à la fois de l'identité humaine et de l'ordre moral. Il en irait comme d'un ouvrier buveur auquel on rendrait ses outils et du travail ; s'il n'est pas d'abord guéri de son vice, il retombera bientôt dans la misère. Or de son vice, il ne peut être guéri que par lui-même.

Voici donc les quatre points qui enserrent et délimitent tout le problème :

- I. L'homme étant impuissant, c'est-à-dire déchu, le salut (s'il y en a) devra lui conférer une nouvelle puissance, c'est-à-dire être une régénération.
- II. L'homme étant coupable, le salut (s'il y en a) devra lui conférer une nouvelle justice c'est-à-dire consister en un pardon.
- III. Ce salut, le pécheur étant à la fois coupable (incapable de se justifier) et impuissant (incapable de se régénérer), ne saurait venir à l'homme de l'homme lui-même, mais de Dieu seul, qui seul pardonne et seul régénère.
- IV. Mais il ne saurait non plus lui venir de Dieu sans l'homme ; et l'homme cependant ne saurait le faire.

En un mot : un pardon qui soit un jugement, un jugement qui



soit une mort, une mort qui soit une vie, une régénération qui soit une justification, une grâce qui soit de Dieu, mais donnée à l'homme par l'homme lui-même, tels sont les termes, contradictoires en apparence, que le péché de l'homme et la croix de Jésus-Christ imposent au problème du salut. Nous ne l'aurons résolu que lorsque nous aurons résolu chacune de ces antinomies à la fois à part et toutes ensemble.

Le sujet est essentiel. Il est au cœur du christianisme. En un sens, on peut dire qu'il constitue tout le christianisme. Le plus central, il est en même temps le plus difficile, le plus contestable et le plus contesté peut-être ; et il est encore, je ne dirais pas le moins étudié, mais le moins connu et le moins élucidé de tous, — en tous cas de nos jours. Et pourtant le caractère rédempteur est essentiel au christianisme. D'abord au point de vue du christianisme lui-même. Lui seul explique son caractère historique et contingent. Ensuite au point de vue pratique. On ne demande plus au chrétien, comme autrefois : Que croyez-vous ? mais : Qu'est-ce qui vous aide dans la vie ?

Chapitre 1

De la Rédemption en général comme liée à la personne de Christ

Que le christianisme ait en quelque mesure une portée rédemptrice, libératrice, qu'il exerce une influence salutaire dans l'humanité, c'est une affirmation que personne ne conteste plus aujourd'hui. Sur ce point tous les théologiens, tous les croyants et même un nombre très considérable d'incroyants, tombent d'accord. Et si quelqu'un s'avisait de le contester, il serait tellement contredit par les faits et se tiendrait tellement en dehors de nos prémisses¹ que toute discussion avec lui serait d'emblée inutile et vaine.

Le christianisme, en effet, depuis dix-neuf siècles qu'il existe, n'est plus cette petite semence dont parlait Jésus, il est devenu le

1. Je veux dire qu'il verrait le bien là où nous voyons le mal, et le mal là où nous voyons le bien.

◇

grand arbre dont son regard prophétique prévoyait la croissance. Et bien que l'arbre ait des rameaux secs ou stériles, néanmoins il n'est pas plus possible de contester son existence que de contester l'excellence des fruits qu'il a portés. En s'incarnant dans les lois, dans les mœurs, dans les traditions et les coutumes de l'humanité, insuffisamment sans doute, mais réellement, le christianisme a pris un corps, une figure, une réalité phénoménale et visible. Il s'est démontré comme un facteur extraordinairement actif et puissant de progrès historique et de développement social. Le seul fait que la civilisation dite chrétienne domine toutes les autres, qu'elle est en voie d'évolution progressive constante, qu'elle cherche à rapprocher plus qu'aucune autre l'homme de sa destinée humaine, qu'elle tend à faire plus qu'aucune autre de l'homme un homme, prouve sa vertu salutaire et manifeste en elle un principe de rédemption. Or l'histoire et les faits attestent que la source première de la civilisation chrétienne, sa conscience morale si je puis ainsi dire, c'est-à-dire un idéal normatif du bien, est dans l'Eglise chrétienne² ; la même histoire et les mêmes faits attestent encore que la source de l'Eglise et sa conscience religieuse et morale sont dans l'Evangile, c'est-à-dire en Jésus-Christ, dont l'Evangile n'est que le déploiement et le rayonnement. Ce qui réforme le monde, c'est l'Eglise ce qui réforme l'Eglise, c'est l'Evangile. La puissance de rédemption qui travaille l'humanité christianisée a donc pour point de départ l'apparition historique de Jésus-Christ. Aucun historien, aucun moraliste, aucun sociologue ne saurait contester cela sans

2. L'Eglise, non l'institution, mais les croyants.



nous donner le droit de mettre en question ou sa compétence, ou sa sincérité. La personne et la vie de Jésus-Christ comme principe de relèvement et de développement, c'est-à-dire de rédemption historique, morale et sociale, voilà ce que doit accorder tout homme civilisé de nos jours.

Cela est considérable. Mais l'on peut, l'on doit aller plus loin, et, resserrant le cercle, accentuer encore le caractère rédempteur de Jésus-Christ sans briser l'unanimité des théologiens de toute couleur, de toute nuance et de tout parti. On peut le faire à deux points de vue : soit à celui des gages rédempteurs qu'implique l'apparition même de Jésus-Christ dans l'humanité ; soit au point de vue des effets rédempteurs que produit la foi chrétienne dans ses déterminations les plus générales et dans ses formes les plus larges.

Quoi qu'il pense de Jésus-Christ au point de vue dogmatique, nul théologien sérieux ne contestera que l'apparition seule au sein de l'humanité d'un caractère humain tel que fut celui de Jésus-Christ ne constitue un motif d'espérance et de confiance dans l'avenir de la race entière. Le motif de cet espoir et l'importance du gage rédempteur restent les mêmes quelle que soit ici l'interprétation dogmatique de la personne de Jésus.

S'il vient de Dieu, quelle merveilleuse révélation de l'intention divine à l'égard de l'humanité ! Quelle richesse Dieu nous impartit en se donnant lui-même à nous d'une manière qui nous est parfaitement accessible, pleinement sympathique, et qui répond si



bien à nos suprêmes besoins de sainteté, de justice, de miséricorde, d'amour et de grâce !

Si Jésus-Christ vient de l'homme, s'il sort de l'humanité comme sa fleur naturelle, comme son épanouissement anticipé, quelle est donc la puissance et la richesse de la nature humaine, puisqu'elle est capable d'une telle perfection, quelles énergies merveilleuses dorment encore dans ses profondeurs obscures puisqu'elles trouvent en Jésus-Christ une si divine expression !

Si Jésus-Christ vient à la fois de l'homme et de Dieu, s'il est un don que l'homme a fait de lui-même à Dieu, et un don que Dieu a fait de lui-même à l'homme, quelle admirable solidarité est-ce donc que celle qui unit ainsi le Créateur à la créature, qui fait de la cause de l'un la cause de l'autre, de l'intérêt et de l'amour de l'un, l'intérêt et l'amour de l'autre, et comment douter désormais que tout ne finisse par bien finir là où l'honneur de Dieu est devenu solidaire de la destinée humaine !